

Ce conte est entièrement basé sur des faits réels. L'histoire est simplement transcrite sous une forme plus moderne, loin des textes originaux du quinzième siècle qui retracent cet événement. Il a été composé le 17 juillet 2001, d'une idée jaillie lors de la rédaction d'une étude qui concerne cette période de l'histoire locale.

Jacques d'Harcourt : Gloire et déchéance d'un jeune seigneur.

Nous sommes au début du quinzième siècle, la France se trouve divisée et envahie par des troupes anglaises... Jeanne a déjà donné sa vie pour la liberté de son pays !

Jean Larchevesque est un vieil homme fatigué, aigri par l'âge et la fatalité divine : un mariage tumultueux ne lui a pas donné d'enfant mâle ! Il faut dire que l'entente au sein du couple n'a guère duré et que le vieux seigneur a enfermé sa femme dans une tour de l'un de ses châteaux ; seul un miracle... pourrait faire que paraissent des enfants !

Jean a quand même de la famille : sa nièce, Marguerite de Melun a épousé Jacques d'Harcourt, un riche et glorieux seigneur qui vient régulièrement lui rendre visite, admirant la belle forteresse de Parthenay !

Un jour, Jean fit connaître aux siens son projet de vendre au roi de France sa baronnie de Parthenay. Stupéfaits, Marguerite et Jacques ne l'entendent pas de cette oreille. Quelques temps après, le fougueux chevalier entreprend de prendre le château par la ruse et mettre ainsi cet héritage hors des convoitises royales.

Un mois plus tard, comme à son habitude, Jean invite Jacques à venir déjeuner chez lui. Le jeune chevalier augmente alors sensiblement le nombre d'hommes de son escorte et arrive tout naturellement chez son hôte. Auparavant, Jacques prend soin de cacher certains de ses soldats près de la poterne extérieure du château.

Au beau milieu du repas, Jacques se lève brusquement et, l'épée à la main, revendique bruyamment ses droits sur les domaines de Parthenay. À l'appel de leur chef, les hommes du sire d'Harcourt, dont certains se sont introduits par la poterne qu'un comparse leur a ouverte, se précipitent dans la salle d'apparat du château avec la ferme intention de molester leur hôte. Jean et les rares fidèles qui l'entourent ordinairement, parviennent néanmoins à s'échapper de la salle pour se réfugier dans la partie supérieure de la tour qui contrôle la porte d'entrée principale du château. De là, ils appellent de l'aide et, bientôt, une partie de la milice de Parthenay vient leur porter secours. Après avoir abaissé le pont-levis, les hommes de Jean et les bourgeois de Parthenay combattent violemment les sbires du sire d'Harcourt. Ce dernier, voyant la mauvaise tournure que prennent les événements, se réfugie dans une des salles de la tour d'angle du château, au nord-ouest et barre l'épaisse porte en chêne d'un solide madrier.

Rapidement, des échelles se dressent contre les parois extérieures de la tour et certains soldats tentent de combattre le triste sire en envoyant des lances et en tirant des carreaux d'arbalètes dans la petite salle. L'un d'eux ne tarde pas à percer de sa lance les deux cuisses de Jacques d'Harcourt, qui, épuisé, voit avec horreur la porte céder et quelques hommes venir mettre fin à ses jours. Si ce jeune seigneur a droit à une sépulture décente, ses soldats sont, par contre, jetés en pâture aux charognards. C'est donc tragiquement et dans le sang que se terminent les espoirs de ce jeune seigneur. Depuis cet événement de l'année 1423, une des tours du château de Parthenay se nomme la tour d'Harcourt !

Caliber SAI NQUE, 17 juillet 2001.

Depuis quelques années, le logis de Férolle a repris vie. Mais si l'on remonte le temps, ne serait-ce que d'une bonne dizaine d'années, il n'en était pas ainsi. La salle d'apparat n'était que ruine, et la dernière portion de la charpente d'origine venait de s'écrouler. C'est une rencontre, une visite entre le maire de Parthenay et le président de l'Association de Sauvegarde du Quartier Saint-Jacques qui est à l'origine de la sauvegarde de ce logis, que certains appelaient la maison du Prince Noir, d'autre la caserne Férolle. De caserne, l'ensemble n'a servi qu'au XVIII^{ème} siècle, peu au demeurant puisque nous avons suffisamment de renseignements pour en retracer la courte histoire. Par contre, de son origine, de la personne qui a fait bâtir le magnifique bâtiment qu'il est possible d'admirer aujourd'hui, nous ne savons rien. Il ne restait plus qu'à Caliber Sainque de lui donner une « histoire ».

Albéric VERDON

La légende de Férolle

En ce milieu du quatorzième siècle, Jehan, dit « la grôle », fouille les épais taillis d'un vieux jardin abandonné, relevant des collets et recherchant quelques nids qui pourraient lui rapporter une ou deux piécettes d'argent. L'endroit se trouve au sein de cette bonne ville de Parthenay, au milieu de la vallée de Saint-Jacques, « la basse ville » comme on appelle parfois cette partie de la cité. L'adolescent a l'habitude d'explorer les lieux, en connaît chaque recoin, chaque cachette. Pourtant, en ce début de matinée bien ensoleillée, il découvre une petite ouverture qui s'offre béante au pied d'une petite falaise granitique. Le garçon n'est pas du genre à s'effrayer. Il se munit d'une torche qu'il a fabriquée avec du suif récupéré chez un boucher de la haute ville, et prend son solide bâton. Il porte sur lui un vieux couteau, cadeau de son grand-père, et une gourde censée contenir de l'eau mais dont la saveur rappelle curieusement la vinasse.

Bien vite, le garçon progresse dans un boyau suintant l'humidité où dansent les lueurs fantasmagoriques de sa torche. Il parvient rapidement dans une grande salle entièrement creusée dans la roche. Là, sur le sol, gît une forme étrange mélange d'écaillés, de plumes et de cheveux d'or, que les lueurs changeantes de la torche rendent encore plus mystérieuse. Jehan, habitué à se méfier, découvre que le sol se trouve couvert d'une substance noirâtre peu ragoûtante. Prudent, il repousse de la pointe de son bâton l'étrange matière... Immédiatement, l'extrémité du bois s'enflamme et l'adolescent, qui s'est laissé surprendre, a bien du mal à éteindre ce feu. Jehan, qui n'est jamais à court d'idées, verse alors un peu de vin sur la substance noirâtre. Aussitôt, celle-ci semble se dissoudre ou plus exactement, paraît se contracter, se retirer. Est-ce l'effet de l'eau ou l'effet du vin ? Quoiqu'il en soit, le garçon poursuit son action en direction de la forme qui reste immobile au centre de la cavité. Bientôt, il découvre qu'un étrange cercle de fer jonche le sol ; il se trouvait masqué par la gangue noirâtre. Là encore, Jehan tâte l'objet avec son bâton, et là encore il découvre qu'il lui est impossible de franchir l'anneau de métal comme s'il matérialisait une barrière invisible. L'adolescent à l'imagination féconde ressort immédiatement de la cavité, se rend chez son oncle Pierre pour lui emprunter une masse en fer.

- Que vas-tu donc faire avec cette masse ? lui demande son parent.

- Essayer de briser un immense anneau de fer qui m'importune !

- Immense ! Eh bien, il va t'en falloir du courage. Si tu y parviens, ramènes-moi la ferraille, ce sera toujours ça de gagné !

- J'y penserai mon oncle, lâche le garçon en quittant la forge, sourire en coin.

Jehan retourne bien vite vers l'ancre mystérieux, s'inquiétant en chemin s'il ne s'était point refermé... Il n'en est rien !

Le garçon se retrouve bien vite dans la grande salle. Là, il s'approche du cercle de fer qui semble luire d'un rouge sombre, lève sa masse et dit :

- Par la sainte Vierge et par saint Jacques, il faudra bien que tu te brises !

À cet instant, l'anneau métallique semble se transformer, se vitrifier, devenir telle certaines pierres volcaniques : un genre d'obsidienne ! Lorsque la masse de Jehan frappe le cercle, ce dernier se brise et éclate de toute part, comme s'il s'agissait d'un simple morceau de verre ; Il se pulvérise même et disparaît totalement. La cavité, ordinairement sombre, se laisse envahir par une lumière bleutée ; l'étrange créature inerte qui occupe le centre des lieux, commence à bouger, se transforme, et bientôt, le garçon se trouve confronté à une ravissante femme aux longs cheveux d'or.

- Tu m'as délivré Jehan, délivré d'un sort que m'avait jeté ma cousine voilà bien des années. L'ouverture que tu as empruntée n'est visible qu'une fois l'an, le premier jour de mai, le jour de notre antique fête de la lumière. Ton courage, ton intelligence, la pertinence de ton incantation me redonnent la liberté. Dis-moi, quel est ton rêve le plus secret ?

Après un court silence Jehan répond :

- Je voudrais être chevalier, combattre le mal, bouter hors de France nos ennemis !

- Eh bien, voilà de belles pensées ! Tiens, prends cette épée. Une seule arme serait capable de la briser : celle du seigneur de Parthenay. Comme tu as vaincu le fer, dorénavant tu te feras connaître son le nom de Jehan Férolle, le briseur d'épée. Rends-toi au château demander audience au seigneur de ces lieux en précisant que tu viens de ma part, la fée de Gâtine. Dit lui que je te donne ce jardin et qu'il doit te prendre à ton service. Allez, il te faut partir bien vite car l'entrée de cette cavité va bientôt se refermer.

Jehan observe encore un instant l'étrange beauté de cette femme, se saisit de l'épée qu'il trouve bien lourde, et, sans perdre un instant, quitte l'ancre mystérieux pour se rendre au château. À l'évocation de la fée de Gâtine, le seigneur de Parthenay fait immédiatement paraître le garçon en sa salle d'apparat. Une fois seul, Jehan retrace son histoire point par point.

- Mon épée serait donc la seule à pouvoir briser la tienne. Cela ne m'étonne pas, vois-tu ! Mon épée est très ancienne ; c'était l'arme sacrée des anciens habitants de cette contrée... voilà bien longtemps. Puisque la fée de Gâtine veut que je te prenne à mon service, et bien j'accède à sa demande. Tu seras un de mes pages, et dans quelques années, un de mes vassaux.

Les années passèrent, Jehan devint un solide gaillard maniant avec dextérité sa terrible épée. Il servit non seulement son seigneur mais aussi le roi de France, et nombre d'anglais perdirent la vie en l'affrontant. Les revenus des fiefs de Jehan Férolle et les rançons que lui versèrent ses prisonniers anglais lui assurèrent une belle fortune.

Dans le jardin de la Vau Saint-Jacques, il fit construire un magnifique logis, et surtout une magnifique salle d'apparat. Il aimait s'y retrouver de temps en temps, toujours à la recherche de la mystérieuse fée de Gâtine dont le seigneur de Parthenay ne voulu jamais lui conter l'histoire. Jehan Férolle mourut à plus de soixante ans, sans jamais voir se rouvrir l'ancre mystérieux d'un certain premier mai.

CALIBER SAINQUE , 10 mai 2001.

Dans notre région, on donne le joli nom d'Éloïse aux éclairs qui emplissent le ciel des temps d'orage. Il fallait bien une histoire pour donner un peu de vie à ce nom. C'est bien sûr par un soir d'orage, en passant vers les Rocs, que jaillit, tout naturellement, l'histoire du « Vieux du Roc ».

Le Vieux du Roc

Voilà bien plus d'une dizaine d'années, que dis-je une centaine, mais non... plusieurs siècles déjà... la vie passe si vite !

Dans l'endroit que l'on nomme les Rocs, ce coteau escarpé qui domine le Thouet, vit un homme connu pour être un grand travailleur que la tâche ne rebute jamais. C'est la plus grande de ses qualités mais c'est aussi la cause d'un bien vilain défaut. Au fond de son jardin, contre le rocher qui affleure du sol, Louis, c'est son nom, a aménagé une cache que nul ne peut voir, tant il maîtrise l'art de la dissimulation. C'est là qu'il cache le fruit de son travail et de son vilain défaut. Louis est un homme grand qui présente fort bien et qui, ma foi, s'affiche plutôt beau garçon. Bien des jeunes femmes trouvent plaisant ce grand gaillard, mais seule l'une d'elles a retenu son attention. Éloïse est brune, laisse ordinairement courir ses longs cheveux soyeux sur son dos, et offre, à qui la regarde, des yeux pétillants de malice... Elle adore, par-dessus tout, les longues promenades.

Tous les matins, Louis attèle son cheval « *Lebrun* » à sa charrette, charge deux grands baquets, et descend le vieux chemin que l'on nomme *le chemin du Rosaire*. Il se rend à la fontaine ; la vieille *fontaine aux Dames* ; des Dames qui, dit-on, dansent nues dans la rosée du matin quand s'annoncent les belles journées d'été !

Louis ne les a jamais vues, mais lui, ce qui l'intéresse le plus, c'est d'y retrouver la belle Éloïse. L'éclat et la fraîcheur de son visage lui donnent plus d'allant quand s'annonce une dure journée de travail. La belle ingénue ne lui offre qu'une bise car elle connaît le grand défaut de son prétendant et voudrait bien qu'il change un peu avant de passer le pas des épousailles.

Comme à chaque rencontre, Louis se contente de se trop court baiser, remplit ses baquets de l'eau de la fontaine, puis il fait grimper la belle sur sa charrette ; cette belle qu'il s'ingénie à nommer Éloïse, faisant fi du tréma du beau prénom.

En revenant vers sa demeure, Louis tient son cheval par la bride et regarde cette femme qui lui reste inaccessible ; inaccessible tant qu'il demeura avide de son défaut. Il aime particulièrement cette femme mais il aime plus encore cultiver l'amour de son vice !

Les jours passent et Louis ne change rien à ses habitudes. Un matin, alors que l'air s'emplit d'une oppressante chaleur humide et que le ciel se charge de gros nuages noirs, Louis et Éloïse se trouvent à la *Fontaine aux Dames*. Dans le lointain, se fait bientôt entendre le tintement des cloches de Saint-Pierre, bientôt suivi, comme en écho, par celui du bourdon du Saint-Sépulcre, de Saint-Paul, de tant d'autres encore..., de Saint-Jacques enfin. Tous les sacristains semblent s'être donnés le mot, espérant, ô belle mais dangereuse croyance, qu'il vont chasser l'orage et son cortège de dégâts.

Les deux amoureux se hâtent et remontent bien vite la longue côte qui rejoint la maison de Louis, mais la nuée est bientôt sur eux. De funestes éclairs strient le ciel de leurs lumières filiformes...

Tout à coup, l'un d'eux file devant le pauvre *Lebrun* qui, terrorisé, fait une embardée... Louis ne se retrouve alors qu'avec un morceau de sangle en cuir, une sangle qu'il n'avait jamais voulu remplacer malgré sa vétusté. Le cheval, pris de panique, se carapate sur le chemin caillouteux... Près des Rocs, il tourne brusquement, ce qui fait se renverser la charrette, et tous deux se trouvent entraînés dans le ravin...

En contrebas des Rocs, gisent maintenant une charrette brisée, un cheval agonisant, mais surtout, une Éloïse moribonde...

Louis, tenant fermement la vieille lanière de cuir, reste un long moment silencieux sur le bord du précipice, méditant sur les conséquences d'une avarice qu'il a jusqu'alors placée au-dessus de tout ! À ses pieds jaillit tout à coup un splendide éclair bleuté dont la forme lui rappelle Éloïse, cheveux au vent. Longtemps la forme paraît... puis s'évanouit enfin.

Louis restera longtemps ainsi, puis nul ne le reverra, si ce n'est sa silhouette, les soirs d'orage.

Depuis, en souvenir de ces faits, les gens du pays nomment les éclairs : des Éloïses !... le petit nom d'Éloïse.

Aujourd'hui, s'il vous prenait l'envie bien dangereuse de venir en ces lieux chaque fois que l'orage gronde, la silhouette d'un vieil homme se détacherait du sommet des Rocs, regardant au loin, si, parmi les Éloïses qui dansent dans le ciel noirâtre, ne se trouvent pas celle que son avarice a plongée dans la pénombre éternelle, aux aurores de sa vie de femme.

On dit, par ailleurs, que la cachette de Louis existe toujours et qu'elle renferme une belle fortune en or et en argent : tous les fruits de son vice... Elle n'attend que la venue de celui qui osera risquer le courroux de Louis, mais plus sûrement, la colère des Éloïses.

Caliber Sainque, août 2001.

La commune de Châtillon-sur-Thouet possède un lieu-dit situé sur un promontoire bordant la rive gauche du Thouet qui se nomme « les quatre vents ». C'est ce toponyme qui m'a inspiré ce conte.

Les quatre vents

C'était... voilà bien longtemps, à une époque qu'on appelait le moyen âge. François, meunier du moulin du Château, s'en revient par l'étroit chemin qui va du faubourg Saint-Jacques à celui de Saint-Paul, un chemin que l'on nomme aujourd'hui chemin du Rosaire. Dans la dernière montée, celle qui succède à la fontaine aux Dames, notre homme découvre un grand arbre qui se trouve abattu et qui lui barre en partie le chemin. Alors qu'il s'active à casser quelques branches afin de faire franchir l'obstacle à sa mule, il s'aperçoit que ce qui semble être une forme humaine se trouve coincée à travers des branches et sous un éboulis de terre et de pierre. Sans attendre, il se met à l'ouvrage et passe un long moment à dégager cet être qui lui paraît vite bien étrange. Qu'importe, François est connu pour être honnête, affable et toujours prêt à aider son prochain.

Bientôt, ses efforts sont récompensés, mais l'apparence de la personne qui paraît enfin en plein jour n'est pas pour rassurer notre homme : Une sorte d'énorme pelote de cheveux ou plutôt de poils blancs, gris et noirs, qui, lorsqu'ils bougent laissent apercevoir un semblant de jambes et de bras. De cet amas pileux, au niveau de ce qui doit être l'emplacement de la tête, émerge une bouche gigantesque que surplombent deux yeux globuleux.

- Tu es un homme de bien, François, lâche alors une voix grave qui sort de l'étrange bouche, et ton action t'honore, car, aujourd'hui, aucun de tes semblables n'a voulu m'aider à me sortir de ce mauvais pas. Je suis le vent de l'Est et mes trois frères mon joués un bien vilain tour en me faisant tomber ici bas !

François ne bouge pas, son esprit balançant entre la fuite immédiate et éperdue où l'acceptation de la damnation éternelle pour avoir sauvé ce qui pourrait bien être le diable !

- Je sais que tu es meunier, et, pour prix de ton aide, je te propose de construire un moulin en haut de cette butte ; Il te viendra en aide quand l'eau de la rivière ne pourra plus faire tourner les roues de ton moulin. Ainsi, tu pourras produire de la farine en toutes saisons.

- Je n'ai nul besoin d'un moulin à vent pour mon travail, rétorque François, sûr de lui, le Thouet m'a toujours satisfait !

- Tu me déçois un peu, François, mais je reconnais bien là ton entêtement légendaire. Je gage, cependant, que dans un an jour pour jour tu me supplieras de te construire ce moulin qui fera dès lors ta richesse.

Sans attendre, le vent de l'Est disparaît et notre François, sans plus d'émotion, rentre chez lui. C'est alors le printemps, et, bientôt, un fort vent d'Ouest emmène vers les terres de Gâtines de lourds nuages noirs qui déversent un flot ininterrompu de pluies. Les terres se trouvent copieusement arrosées, tant et si bien que le Thouet s'enfle d'eaux tumultueuses et noie les meules de notre meunier qui se trouve dès lors incapable de fabriquer de la farine. La situation dure, dure encore..., jamais notre meunier ne peut travailler. Chaque jour, François regarde ce vent d'Ouest qui ramène toujours de nouveau nuage ; Chaque jour son fils lui rapporte qu'il a croisé un étrange personnage qui lui demande si son père se décide à accepter son offre ; Chaque fois il lui répond négativement. Un matin, le vent d'Est annonce au fils de François :

- Mon frère est fatigué, ce sera donc maintenant le vent du Sud qui va souffler.

En apprenant cette nouvelle, François se réjouit d'avoir résisté à la tentation. Pour lui, le vent du Sud est synonyme de retour à la normale, la rivière va revenir dans son lit, et les meules de son moulin vont pouvoir tourner...

C'est bien ce qui se passe..., mais cela ne dure que quelques jours. Le vent du Sud est tellement chaud, qu'il assèche tout, et, bientôt, la rivière ne se trouve parcourue que par un

mince filet d'eau bien incapable d'entraîner les pesantes roues de bois qui font tourner les meules.

Chaque jour, François regarde ce vent de Sud qui n'amène aucun nuage ; Chaque jour son fils croise l'étrange personnage qui demande si son père se décide à accepter son offre ; Chaque fois il lui répond négativement. Un matin, le vent d'Est annonce au fils de François :

- Mon frère est fatigué, ce sera le vent du Nord qui va souffler maintenant !

L'homme se réjouit une fois de plus, mais il se demande bien vite ce qui va réellement arriver. Au début, la pluie fait de nouveau se remplir la rivière, et l'eau entraîne les roues du moulin, mais, bien vite, un froid intense recouvre la Gâtine, un froid si intense que la rivière se fige entraînant dans son immobilisme les roues de bois.

Chaque jour, François regarde ce vent du Nord qui glace l'eau et transit les hommes ; Chaque jour son fils croise l'étrange personnage qui lui demande si son père se décide à accepter son offre ; Chaque fois il lui répond négativement. Un matin, le vent d'Est annonce au fils de François :

- C'est à moi de souffler maintenant. Dans un mois, cela fera un an que les roues du moulin de ton père restent figées. J'espère qu'il va enfin accepter mon offre. Nous, les Quatre Vents, sommes prêts à lui assurer la permanence de la mouture de ses grains.

François ne change rien et le vent glacé fige totalement la moindre goutte d'eau.

L'anniversaire de la rencontre arrive enfin. François, las d'avoir tout perdu par son entêtement, et sur l'injonction des siens, se rend au pied de la butte des Quatre Vents. Le vent de l'Est l'y attend :

- Je t'avais bien dit que tu me supplierais de construire un moulin à vent pour qu'il fasse ta richesse.

- J'accepte ton offre, sous la contrainte, mais à deux conditions. Je veux que ce moulin ne m'appartienne pas et reste la propriété du seigneur de ce lieu tout en me permettant, la vie durant, de pouvoir l'utiliser. De plus, je veux qu'il soit construit en tout quatre moulins à vent sur cette butte, un pour chacun des moulins à eau qui bordent cette méandre de la rivière.

- Cela sera fait selon tes désirs, comme je te l'avais promis, mais seul un moulin à vent sera construit tant que tu vivras.

Et c'est ainsi que notre meunier vécu heureux, et, qu'après sa mort, trois autres moulins à vents vinrent couronner la butte rocheuse. De ce fait, jamais personne ne sut si ce lieu dénommé les Quatre Vents (commune de Châtillon-sur-Thouet) tirait son appellation de la présence de quatre moulins ou des quatre vents qui en faisaient tourner les ailes.

Il ne reste plus aujourd'hui que les vestiges d'un seul moulin, mais au milieu du XI^e siècle se trouvaient encore les bases de cinq moulins ! Allez savoir pourquoi...

Caliber Sainque août 2001, sur une histoire conçue en avril 2000.